

Olivier Bouillère

Rétro

Roman



Extrait de la publication

Rétro

Olivier Bouillère

Rétro

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-232-9
www.pol-editeur.fr

1998

Quand j'appelle Alain j'ai une mauvaise impression. Pourtant c'est lui qui m'a laissé un message. En quelques heures depuis, sa voix a changé. Il peut à peine articuler. Il passe de silences en grognements d'impuissance. Il doit être ivre mort chez lui. J'attends qu'il raccroche. Quand il est dans cet état, ça peut prendre plusieurs minutes. J'entends l'appareil racler le support pendant un temps considérable.

J'ai encore de l'argent de la dernière fois. Sur le chemin je lui prends du Renutryl, des Marlboro et de la Badoit. Il en aura besoin si la crise est finie. Sinon il me renverra acheter de l'alcool.

Rue Saint-Martin je sonne et j'ouvre. J'ai la clef de toute façon. Je traverse la chambre. Il reste des bassines près du lit. La télé est allumée dans le salon. Alain est assis sur le canapé, immobile, le bras posé sur un accoudoir déboîté. Il se tait et regarde devant

lui. Il a une pose de portrait mondain mais les cheveux dressés, des touffes de barbe et un peignoir entrouvert. Sa chair est blanche et gonflée comme celle d'un noyé. Le petit Baptiste est encore là, serré à l'autre bout du canapé, aussi loin d'Alain que possible. Il a gardé son blouson. Il tient un cerf-volant dans ses mains.

Je pose les courses près de la table basse. Je demande ce qu'ils ont fait depuis l'arrivée de Baptiste. Alain désigne une pochette de photos comme s'il n'avait pas la force de la saisir. Je regarde. Ils sont allés à la tour Eiffel. Alain a offert le cerf-volant. Ils l'ont essayé au Champ-de-Mars. Ils sont allés au cinéma voir un film incompréhensible : « À un moment j'ai cru qu'on avait changé de salle », dit Alain. Ils ont parcouru les Halles, acheté des vidéos et des jeux électroniques. Baptiste est là depuis plusieurs jours. Sa mère a profité des vacances pour l'envoyer visiter Paris. Son beau-père n'aime pas l'avoir dans les jambes. C'est un enfant qui n'est pas très heureux chez lui, paraît-il. Il se faisait une joie de venir.

Alain passe un jean et une chemise. Il laisse la ceinture déboutonnée. Nous descendons déjeuner au Chant des Voyelles. Au moins c'est juste en bas, au pied de l'immeuble d'en face. Alain n'aime pas le soleil à Paris, nous nous mettons au fond loin de la terrasse. Je demande à Baptiste ce qui lui ferait plaisir. Alain a la tête tournée vers le mur, le regard tiré, comme si on lui tordait le cou. Quand les plats

arrivent il mange à peine une frite. Il ne peut pas continuer, il doit remonter. Il sort des billets de sa poche et m'en laisse la moitié. Je lui dis que j'irai me promener avec Baptiste. Nous le regardons traverser en déséquilibre jusqu'à son immeuble.

Baptiste mange son dessert lentement. Quand il rentrera, sa mère lui demandera s'il a passé un bon séjour. Elle le fera peut-être même appeler pour remercier. Elle l'habille à l'économie, il a les cheveux mal coupés. C'est un fils précédent, elle ne doit pas vouloir qu'on le voie. Il aura tout à changer à l'adolescence. Il y a des enfants tristes comme ça qui deviennent drôles ou au moins méchants, qui réussissent à s'écarter un peu.

Je l'emmène à Beaubourg. Il n'a pas l'air féru d'art moderne mais il regarde poliment. À un moment il contemple un store. J'aurais mieux fait de lui montrer Carnavalet, mais quand nous arrivons devant rue de Sévigné c'est en train de fermer. Nous allons à la librairie de l'hôtel de Sully. Je regarde des livres pour l'agence. Avec Alain ce n'est pas cette semaine que je vais retourner travailler. Je ne suis pas indispensable mais ils doivent quand même compter un minimum sur moi. Et puis ça me permet d'avoir quelque chose à dire quand on me demande ce que je fais. Alain répond « Rien » d'un air naturel et les gens le regardent éberlués. Je pense que, bien que j'aie toujours trouvé Alain la personne la plus singulière au monde, je n'ai jamais voulu lui ressembler. C'est une sorte de gloire

sans œuvre, il a toujours trouvé idiot de faire quelque chose de sa vie, il pensait que les gens couraient à leur perte en mettant en place des choses extérieures. Sa réserve amusée attirait les autres et les arrêtait parfois une saison, parfois des années. Il a eu une influence sur tout un jeune entourage, il a charmé, il a détourné des volontés. Mais en vieillissant, avec la dissipation des plaisirs qui lui tenaient lieu de sagesse, c'est lui qui a eu la surprise d'être rattrapé par le désespoir.

Baptiste joue encore au cerf-volant place des Vosges. Il évite les arbres. Avec le soir qui tombe la lumière rose monte sur les façades, flotte encore un peu aux toits, puis la place se couvre. Quand nous rentrons il y a un plateau de thé par terre dans la chambre. Alain nous appelle du salon. Il a fait du thé pour son édredon. Il croyait que sa tante Polastron pleurait sur le lit. Il l'a réconfortée un moment, allongé près d'elle. Ensuite il s'est levé pour lui faire du thé. Le temps qu'il revienne avec le plateau elle avait disparu. C'était son édredon.

J'allume la télé pour Baptiste. Il nous tourne le dos, devant la table basse. Je nous sers des whiskies. Alain boit le sien d'un trait. Il aime l'effet instantané. Il reste un peu de poudre. Je n'en ai pas très envie. Je ne sais pas ce que c'est et j'ai été assez malade la semaine précédente avec une mauvaise héro. Nous allons la prendre dans la salle de bains. C'est une pièce arrangée avec un flipper dans un coin. Les murs sont orange. Alain avait demandé « saumon » au

peintre. Le lavabo est éclairé par un miroir de cinéma encadré d'ampoules, presque toutes sont brisées, les filaments sortis. Je commence à me faire couler un bain. Nous reniflons la poudre sur la vitre du flipper. En fait c'est de la coke. Ça ne me tamponne pas le nez comme l'héro. Je respire amplement. Mes doigts deviennent fragiles. Je vais en serviette dans le salon chercher les cigarettes. Je passe aux toilettes avant le bain, il y a *Vie et opinions de Tristram Shandy* que je lis par petits extraits. Je continue jusqu'au bout du couloir. J'allume la cuisine pour voir si je trouve quelque chose. Je regarde le lustre et la table aux lions sculptés. Je ne sais plus ce que je cherchais. Je reviens fumer dans le bain. Alain est assis au pied du flipper. Il est rance. L'odeur d'Alain ne me dérange pas. Je crois que c'est un peu de vanité de ma part. Pour moi tout ce qui environne Alain est un luxe.

Je souffle la fumée sous l'eau. Le filtre est trempé. Je sors et je baigne Alain. Il flotte presque. Il a ses doigts de pied tout ronds qui dépassent de l'eau. Nous nous séchons. Je remets mon jean et une vieille chemise de costume à lui, un peu lustrée. Elle est assez étroite mais les pans me descendent jusqu'aux cuisses comme une tunique. J'enfile un grand manteau de fourrure acrylique. Je retourne siéger dans le canapé, pieds nus sur le velours, avec une sensation de puissance princière.

Nous commandons un repas au téléphone pour Baptiste. Ensuite nous le couchons dans la première

chambre qu'Alain a transformée, sous le nom de bureau, en dépôt de vestiges. Baptiste dort sur un lit pliant, entre les masses d'objets, dans un sac de couchage à carreaux rouges.

J'ai envie de bouger pour boire un verre. Je sors dans le quartier. La rue de la Verrerie est piétonne jusqu'à la rue du Renard. C'est une nuit lunaire. C'est une nuit florentine. J'ai les sens dilatés et je me sens invulnérable. À mon entrée au Quetzal j'entends : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Ça doit être la fourrure. Quelqu'un me caresse. Au départ de l'escalier je vois un panneau avec une flèche vers le premier, marqué « essayage ». En haut, dans l'obscurité, il y a plusieurs hommes au pantalon ouvert, sexe apparent. J'ai déjà le choix entre différents modèles. Il y en a même d'artificiels disposés sur un rebord, dont un qui me tente mais dont j'ai peur que le gland cranté ne me blesse. J'hésite un peu mais l'un des hommes, qui a l'air d'être le chef, indique aux autres de s'empresser, ils me penchent et me font la démonstration complète.

En rentrant je croise Alain en caleçon dans la rue. Il rêvait qu'il descendait les escaliers d'une tour. Le bruit d'une porte claquée plusieurs étages plus haut l'a réveillé jambes nues en bas de chez lui. Il est parti à ma recherche. Je remonte avec lui. Il n'y a plus de poudre. Il me trouve une vieille plaquette de coupe-faim amphétaminés. J'ouvre une gélule et je renifle. La première seconde est incertaine. Puis

immédiatement une brûlure me dévore l'intérieur de l'œil. Je me frappe la tête dans les oreillers en ruisse-
lant de larmes. Alain est saisi d'une espèce de rire lan-
goureux et irrésistible. Je vais me rincer le nez dans la
salle de bains. Quand je reviens Alain ondule encore
de rire de son côté du lit. Ça me flatte, je ris avec lui
à travers la douleur. Je choisis un somnifère et un
tranquillisant dans sa niche à médicaments. Je
retourne dans le salon les avaler avec un whisky. Je me
mets au lit près d'Alain. J'ai le côté du mur. Je ras-
semble un peu les hardes qui lui servent de couver-
tures. Alain baisse la lumière de sa petite lampe chi-
noise. Nous rions encore un peu. Les médocs
montent. Le monde se ferme sur moi à une vitesse
vertigineuse.

Je suis réveillé par un fracas. Alain est par terre
près de la bibliothèque renversée. Il a un appareil
photo à la main. Il dit : « Tu as bougé ! » Il a un drôle
de visage élargi, je ne le vois jamais furieux. Il voulait
une photo de moi endormi. « Tu as gâché une photo
sublime. » Il s'est écorché le genou en tombant. À la
place d'une photo de moi il en prend de sa plaie,
entourée d'un collier de verroterie comme pour une
présentation de joaillerie.

Le matin il n'y a plus de whisky. Il vide un fond
de porto puis une bouteille de Badoit. Il dit : « C'est
la soif. » Je prends le sac de Baptiste. Alain marche
vite en chancelant comme s'il évitait de tomber. Rue
de Rivoli il gerbe un gros jet écumeux sur les jambes

d'une dame en robe à l'arrêt de bus. La dame se retourne et lève la tête comme si on lui avait balancé un seau de rinçage du cinquième étage. Alain continue à marcher, l'air non concerné. Nous atteignons le parking de l'Hôtel de Ville. À la mort d'un faux beau-père Alain a récupéré une grosse Audi qu'il a aplatie sur le périph. Sur le conseil de sa mère il a racheté une petite Nissan dont il trouve le klaxon ridicule. Il dit qu'avec ce klaxon il ne ferait même pas se dépêcher quarante petites filles qui traversent en sortant de classe. Le coffre est encore plein de courses que nous avons faites plusieurs jours auparavant et que nous n'avons pas montées. Je pousse les revues, les paperasses, je fais monter Baptiste à l'arrière avec son sac. Alain démarre à toute allure dans le parking. Une boîte de kleenex déformée glisse d'un bord à l'autre du pare-brise. Dehors il fait semblant d'écraser les piétons qui se mettent à courir ou au contraire se figent à un mètre du capot. Il raconte qu'un jour il a foncé sur un Arabe qui était dans une telle solitude qu'il lui a souri. Je vois Baptiste dans le rétroviseur. Il regarde devant. Il ne doit pas entendre ce que dit Alain.

À Orly Alain reste dans la voiture. J'accompagne Baptiste au comptoir. Je lui mets son carton d'identification. Le vol de Nice est dans une heure. Je le confie à l'hôtesse, elle l'emmène vers la salle d'embarquement. Je me demande ce qu'il retiendra de son séjour. Peut-être qu'il oubliera, ou qu'il croira qu'il a rêvé. Peut-être qu'on n'en entendra plus jamais par-

ler. Peut-être aussi qu'il reviendra dans quinze ans casser la gueule à Alain, alors que plus aucun des deux n'y pensait, parce qu'il aura tout à coup retrouvé le cerf-volant dans ses affaires.

Nous déjeunons à Orly-Sud. Le maître d'hôtel nous place. On ne sait pas ce qui est arrivé à Alain pour se présenter débraillé comme ça au restaurant avec son caleçon et sa chemise qui sortent de son jean tombant, mais dans le doute on nous accueille avec prévenance et on nous donne toujours les meilleures tables. Du coup les clients dans la salle regardent Alain comme s'il était un peu célèbre. Il raconte : « À vingt ans j'étais tellement beau que les gens se retournaient dans la rue. » Ils se retournent encore, je dirais, mais plus pour les mêmes raisons. Il dit : « Tu sais quel âge j'ai ? Je me le suis caché des années, je me donnais autour de quarante. Récemment j'ai calculé. J'ai soixante ans. » Je corrige : « Cinquante-neuf. » « Cinquante-neuf ? Tu sais ça ? Et toi, tu as quel âge ? » « J'ai trente ans. » Il me voit depuis que je suis né, mais à partir du moment où il ne connaît pas son âge, je ne peux pas lui en vouloir de ne pas savoir le mien. Il dit : « Tu as de la chance. J'aimerais bien avoir trente ans. Ou même moins. »

Nous sommes à l'angle des baies vitrées. Je connais cette table. Enfant j'ai déjeuné là en tribu avec toute ma famille pendant le retard d'un vol pour São Paulo, l'été où ma grand-mère nous a emmenés au Brésil chez les Souza Veige. Ça nous changeait des

vacances à Fontenay, c'était l'aventure. Nous chantions *Mon ami le pélican* avec mes sœurs à chaque décollage. Il faisait une chaleur accablante, le grand store jaune était baissé. Je suis toujours étonné de la persistance des lieux. Je regarde la terrasse de béton. Aujourd'hui la lumière basse d'automne rase les pistes. Les avions roulent derrière le silence des vitres. Alain me parle de sa tante Polastron qui passe ses journées dans les aéroports sans jamais voyager. Elle prend ses repas et fait les boutiques. D'ailleurs elle préfère Roissy parce que c'est plus varié. Quant à prendre un avion, elle ne voit pas le rapport.

Nous commandons du homard et des bières. Mon père prétend que ce sont les ploucs qui commandent du homard au restaurant, mais je trouve que ça va bien avec l'endroit, avec ses couverts modernes et sa vaisselle carrée. Alain éparpille la chair et les débris de carapace dans son assiette. Il a les paupières écroulées, la muqueuse entrebâillée sous l'œil. D'habitude il parle avec son balbutiement à lui, une sorte de contretemps qui rend irrésistible tout ce qu'il dit. Autrefois il s'est même fait écarter d'un tournage où on avait demandé son aide pour une scène, parce que la comédienne à qui il venait annoncer « Ma voiture est en flammes » ne pouvait pas s'empêcher de rire. Là pour la première fois je l'entends effleuré par une aile de gravité. Il dit que c'était une méprise. Il dit : « Je pensais que c'était un garçon éveillé, comme toi au même âge. Je croyais que je pouvais y aller. Toi

tu étais curieux, tu voulais essayer. À Fontenay tu as fait quelque chose d'assez mystérieux, tu as essayé de forcer ma voiture, tout le monde était étonné. Je me suis dit : c'est bon, j'ai compris. » Autrefois il était invité l'été à Fontenay chez ma grand-mère. Il dormait dans la chambre aux oiseaux à côté de la mienne. Le matin je venais le réveiller dans son lit. Je lisais ses revues. On parlait. On avait ces moments à nous. Je ne sais plus ce qui s'y passait mais j'en étais très fier. Il raconte qu'un jour j'étais en larmes parce que la cuisinière m'avait volé mon argent. Je voulais qu'il m'en donne. Finalement c'est ma grand-mère qui m'avait remboursé. Il dit : « Tu venais le matin dans mon lit et tu baissais ton pyjama d'un air très naturel, tu voulais que je fasse la même chose. Un jour je t'ai demandé quelle était ta caresse préférée, tu as levé les jambes avec une souplesse extraordinaire et tu m'as montré la petite plate-forme entre le cul et les couilles. J'ai commencé à te la faire mais tu as dû avoir peur, tu as dit que j'appuyais trop et j'ai arrêté. Tu le sais, que je ne forcerais jamais un enfant. » Je n'arrive pas à me souvenir, le récit me surprend comme s'il concernait quelqu'un d'autre. Alain continue : « Tu ne peux pas savoir le cauchemar que ça a été de passer cette semaine seul avec ce petit garçon dans l'appartement. Tous les jours je me retenais, je buvais de plus en plus. Un matin je me suis levé avec une espèce de voix folle dans ma tête qui me poussait vers lui. J'ai soulevé le sac de couchage, j'ai baissé le

pyjama et je l'ai sucé dans son sommeil. Il a commencé à se réveiller. Il a remué tout d'un coup. J'ai essayé de lui sourire et j'ai vu une expression d'épouvante absolue dans son regard. Je me suis mis debout sans rien dire, j'ai refermé ma ceinture. Je suis allé me servir un verre dans la cuisine. Il n'a rien dit non plus, il est resté longtemps pétrifié dans la pièce. Alors je t'ai appelé. Si tu n'étais pas venu, je ne sais pas ce que j'aurais fait. »

Les parents de Baptiste sont des amis qui ont reçu Alain et sa mère à Villefranche-sur-Mer l'été précédent. Alain s'est bien entendu avec Baptiste. Les parents ont suggéré, puisqu'il n'avait jamais vu Paris, qu'il vienne chez Alain à la Toussaint. Au début ils étaient tous enthousiasmés, mais quand ils en ont parlé à Portia, la mère d'Alain, elle les a suppliés de ne pas envoyer Baptiste. Alain sourit en racontant. Les parents ont demandé : « Pourquoi, il ne saura pas s'en occuper ? » et Portia en larmes : « Si ! Il s'en occupera trop bien ! » Je commence à rire aussi. Je demande : « Et ils ne l'ont pas crue ? » Alain s'essuie les yeux : « Je ris, bon, j'ai tort. Non. Ils ont cru qu'elle déraillait. Ils ont essayé de me faire comprendre sans le dire qu'elle devenait gâteuse. »

En rentrant rue Saint-Martin je m'arrête au Palmier prendre des acides. Ils veulent m'en vendre de différentes sortes mais j'en achète quatre d'un même buvard qui font comme une vignette colorée. Ils me disent : « Ce sont des Goofy Darling. » Je remonte

TABLE

1998	7
1978	37
1998	187

Achévé d'imprimer en février 2008
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2039 – N° d'édition : 156662
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2008

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire
du label Imprim'Vert®